

1974, s'indignait contre la formule du «féodalisme roumain» comme si celle-ci avait été inventée par le marxisme officiellement adopté en Roumanie. L'analyse terminologique entreprise par M. Coman, avec un sentiment plus juste de la différence des tons, insiste sur l'écart entre les termes slaves *zemlje*, *oblast* ou *država* et la traduction traditionnelle en roumain «tout le pays roumain». L'interprétation qui faisait remonter aux premiers règnes l'organisation complète de l'État s'appuyait sur la théorie du *dominium eminens*. Un méticuleux examen des documents arrive à une nouvelle explication de la taxe du cheval, quoique celle-ci avait été interprétée autrement par H.H. Stahl. La situation attribuée au temps des «fondateurs» correspond à une phase antérieure: il faudra donc comprendre par «pays» un ensemble complexe de réseaux de patronage placés entre le prince et divers groupes sociaux. La construction socio-politique du «pays», avant d'être composée de districts (*județe*), a été fondée sur les anciens «pays» qui l'avaient précédée. Selon l'auteur, les *județe* n'ont pas fait leur apparition sur la carte à cause d'une initiative du prince. Ils auraient commencé par être des circonscriptions fiscales temporaires. Quoique le nom du *județ* semble être traduit du slave *sudstvo*, terme connu en Serbie, n'y aurait-il pas un rapprochement possible avec les institutions de la Sardaigne du Haut Moyen Âge sous le gouvernement des *judikes*? Le noyau initial de l'État des Basarab peut être placé sans hésitation dans la région Argeș – Dâmbovița – Ilfov. Les districts les plus éloignés au nord, Buzău, et au sud-ouest, Mehedinți, sont restés longtemps autonomes et M. Coman leur consacre un chapitre important.

Suit une partie théorique concernant les différentes définitions de la frontière, où il est question des disputes entre historiens et géographes ou entre historiens et sociologues. Cet aperçu des discussions qui ont lieu en Europe occidentale et aux États – Unis, sans la signification nationaliste dont elles sont encore accompagnées en Europe de l'est, forme une excellente introduction aux chapitres qui vont présenter successivement les frontières de la Valachie médiévale avec la Moldavie, la Transylvanie et les deux rives du Danube. La recherche sur le confin entre la Valachie et la Moldavie a été influencée par l'ancienne opinion de B.P. Hasdeu, encore partagée par C.C. Giurescu: le sud de la Moldavie aurait été une possession des premiers princes de la dynastie valaque, dont le souvenir serait conservé par le nom de la Bessarabie. Pourtant, les recherches de M. Coman ont abouti à une conclusion surprenante et que les critiques n'ont pas hésité à attaquer. Ce nom, qui a longtemps eu un usage officiel et qui garde toujours son usage populaire, aurait à l'origine une confusion cartographique. La région située au nord des bouches du Danube n'est jamais appelée *en roumain* «Bessarabie» avant la seconde moitié du XVII^e siècle. L'étude terminologique appliquée par Coman aux cartes du XVI^e siècle parvient à reconnaître que ce nom désignait alors la Valachie. La formule *ad confinia Tartariae* et ses différents équivalents dans la titulature des princes se rapporte à un espace vaguement défini, situé à l'est de la Moldavie. L'auteur étudie minutieusement l'avance du pouvoir princier dans de telles régions de transit. Pour la frontière sur les Carpates, la question des *dominia in regno Hungariae* est fondamentale: Amlaș et Făgăraș, les fiefs possédés par les princes de Valachie aux XIV^e–XV^e siècles. Les documents les appellent «les parties d'au delà des monts» et ces duchés demeuraient distincts de la Valachie. Le tracé de la frontière est établi, malgré les lacunes de la documentation, avec un discernement exceptionnel. Quant aux problèmes soulevés par la frontière du sud de la principauté, ils sont tous résolus avec la même précision et cohérence: je me réjouis de voir que mon interprétation de *Podunavia*, région située à la frontière avec la Serbie, se trouve confirmée par la démonstration que M. Coman y a ajoutée.

Andrei Pippidi

Oliver Jens SCHMITT, *Die Albaner. Eine Geschichte zwischen Orient und Okzident*, München, Verlag C.H. Beck, 2012, 186 p.

Professeur d'histoire sud-est européenne à l'Université de Vienne et auteur de plusieurs livres qui font autorité sur l'histoire de l'Albanie et des Balkans (dont notamment *Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan*, 2009), Oliver Jens Schmitt vient de publier un très utile ouvrage sur l'histoire des Albanais destiné à un public plus large. L'auteur dresse une image d'ensemble de l'histoire albanaise, en traitant, avec une maîtrise remarquable, des problèmes particulièrement

déliés comme la définition historique d'un espace national, les conversions à l'islam ou l'histoire contemporaine des Albanais. Son ambition est en effet de replacer l'histoire des Albanais dans son contexte sud-est européen et d'écrire ainsi une histoire moins « exceptionnaliste » qu'elle n'est conçue d'habitude (l'idée du caractère exceptionnel de l'histoire albanaise se retrouve déjà chez un précurseur comme Jakob Philipp Fallmerayer).

En opposition avec la définition de l'espace national établie dès la fin du XIX^e siècle par le mouvement national albanaise, qui comprend l'Albanie actuelle, Kosovo, le sud de la Serbie et une partie de la Macédoine actuelle, l'auteur préfère parler de la dimension variable (*variable Größe*) d'un territoire historique habité également par des non-Albanais. En ce qui concerne l'espace naturel où l'histoire des Albanais s'est développée dans l'Antiquité et au Moyen Âge, une place importante est réservée à la Via Egnatia (qui lie Dyrrachium et Constantinople via Thessalonique) et aux chemins sur mer.

L'auteur dédie un chapitre à part à la langue albanaise comme témoin privilégié de l'histoire des Albanais pour une longue période marquée par la quasi-absence des documents. On trouve une présentation rapide et claire de la répartition dialectale de l'albanaise, entre sud (le dialecte tosqe) et nord (le dialecte guègue), et des principales hypothèses sur les origines de la langue albanaise : illyrienne, thrace (migration des Albanais vers l'ouest), ou inconnue (ancienne langue balkanique, ni illyrienne, ni thrace).

Dans la présentation de l'histoire politique des Albanais, une large place est faite inévitablement à la « grande époque » de Skanderbeg et de ses luttes contre les Ottomans (1443–1468), qui ont marqué la conscience occidentale notamment grâce à sa biographie, un des imprimés les plus diffusés à l'époque de la Renaissance. Un autre élément censé définir le caractère exceptionnel de l'histoire albanaise (l'auteur parle à ce propos d'« exotisation ») serait leur autodéfinition comme société tribale. L'auteur présente une série d'arguments en faveur de la thèse selon laquelle l'organisation tribale de la société a été plutôt la réponse d'une partie de la société albanaise à la conquête ottomane et non un trait fondamental du caractère national des Albanais. L'organisation en communautés tribales patrilineaires caractériserait, de toute manière, notamment les régions montagnardes du nord de l'Albanie et non pas l'ensemble du pays. De même, le droit coutumier (le *kanun*), autre facteur traditionnel d'« exotisation », serait reconnu et utilisé notamment dans ces régions-là.

Dans les derniers 1500 ans, l'espace albanaise a connu trois types d'État, adriatique, byzantin et ottoman, dont l'auteur donne une intéressante description historique contrastive. Dans l'Antiquité, la côte albanaise faisait partie du monde urbain de l'Empire romain, en grande partie détruit à la suite de l'invasion des Slaves. Des villes situées sur la côte adriatique comme Dürres (Dyrrachium), Lezha ou Shkodra sont caractérisées néanmoins par une continuité urbaine depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne. À partir du IX^e siècle, dans le nord du pays se constitue progressivement un réseau urbain florissant autour des sièges épiscopaux catholiques (Sarda, Balezio, Drivasto, etc.), qui entretient d'étroites relations avec l'espace adriatique, avec de grandes villes comme Dubrovnik ou Venise et qui suit en général le développement social et politique des communes italiennes et dalmates, avec des autonomies locales, comme à Dürres qui a, au XIV^e siècle, son statut écrit. Ces villes multiethniques étaient habitées au Moyen âge par des Latins, des Albanais, des Slaves (notamment à Shkodra), des Grecs et des Juifs de l'Empire ottoman (à Dürres). La conquête ottomane du nord de l'Albanie, en 1479, a mis fin à la multiethnicité de cette région.

Au contraire, le type d'État byzantin, qui se différencie du type adriatique entre autres par ce qu'il n'a pas un droit de la ville et ne connaît pas de différence juridique entre les habitants de la ville et de la campagne, semble avoir survécu à la conquête ottomane. La ville ottomane se distingue néanmoins par une configuration architecturale visible encore aujourd'hui et qui a donné à l'urbanisme albanaise moderne un nouveau visage : mosquées, écoles religieuses islamiques, marchés couverts (*bedesten*), bains turques (*hamam*), cantines pour les pauvres (*imaret*), etc.

C'est un fait qu'aucun autre peuple des Balkans n'est si fortement islamisé que les Albanais, mais l'auteur insiste beaucoup sur le caractère non linéaire du processus de l'islamisation (différences selon les régions, le temps, les groupes ethniques et sociaux). Entre 150 et 180 ans après la conquête ottomane, le paysage religieux de la campagne albanaise s'était en effet très peu modifié : la plupart des paysans étaient des chrétiens, notamment des orthodoxes dépendant des évêchés de Peć (au nord)

et d'Ohrid (au sud). Vers 1600 le clivage religieux entre les régions, et aussi entre villes et campagne, est néanmoins déjà observable : les villes situées à l'est des montagnes (Prizren, Priština, Vučitrn, Ohrid, Struga, etc.) étaient ainsi beaucoup plus islamisées que les villes du sud-ouest (Berat, Vlora, Gjirokastra, Delvina, Korça, etc.), qui sont encore vers 1550 des villes complètement chrétiennes. Les villes du nord (Kosovo et l'ouest de la Macédoine actuelle), où il y avait une importante communauté catholique, étaient massivement passées à cette époque-là à la nouvelle religion, tandis que les villes du sud, où l'orthodoxie était plus puissante que ne l'était le catholicisme au nord, avaient pu mieux préserver leur identité. L'auteur illustre cette évolution contrastive par des chiffres suggestifs. Qui ont été les agents de l'islamisation ? Aux hommes provenant des familles anciennes, la conversion à l'islam avait permis, certes, de préserver leur position sociale. De même, les membres des guildes (*esnaf*) étaient majoritairement des musulmans (dans la seconde moitié du XVI^e siècle, il y avait 1686 artisans musulmans, à l'encontre de 39 chrétiens). Mais quelle est la raison profonde de cette conversion rapide qui embarrasse l'historien de la région ? L'auteur ne cherche pas une explication globale du phénomène, mais il souligne néanmoins le rôle que l'absence d'une tradition étatique a dû jouer dans ce processus.

La dernière partie de l'ouvrage est dédiée à la formation de l'État albanais moderne, au régime communiste d'Enver Hoxha et aux crises politiques et sociales qui ont marqué l'histoire récente de l'Albanie. Il comprend aussi une bibliographie sélective et une carte des Balkans occidentaux.

Écrire une histoire des Albanais accessible au grand public, ce n'est pas une tâche facile. Il faut remercier l'auteur de l'avoir assumée et le féliciter pour la qualité du résultat.

Andrei Timotin

Oliver Jens SCHMITT, *Skanderbeg. Der neue Alexander auf dem Balkan*, Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 2009, 432 p.

Les intentions de l'auteur sont clairement exposées dans l'introduction: faire une biographie, raconter la vie d'un héros qui représente, depuis son temps même, la plus connue personnalité du Sud-Est européen. La vie de Skanderbeg – menée à l'époque de la chute de Constantinople et de l'ascension décisive des Ottomans effrayant non seulement le Sud-est – est pleine d'aventures, dans un monde inconnu et sauvage, en tête d'une longue révolte contre les envahisseurs, attractive tant pour ses contemporains que pour les générations suivantes. Une longue série d'œuvres historiques et artistiques (dans tous les genres) l'a pris comme personnage central. Le présent livre s'y range, en essayant la synthèse la plus avisée et la plus riche en informations nouvelles puisées ces dernières décennies dans les archives par les efforts conjugués des historiens de plusieurs pays. En même temps, l'auteur a considéré une condition indispensable la connaissance directe du terrain, du pays, afin de comprendre l'existence de son héros; chose rare pour un historien de quitter son cabinet pour des itinéraires suivant les pas de son héros.

Le livre est conçu comme un récit qui conserve l'évolution des événements dans le temps afin de poursuivre le fil de la révolte, dont son héros est l'âme. Le récit doit rendre compte des deux parties de la vie de Skanderbeg, sa première partie en tant que *l'homme venu des Balkans*, la deuxième en tant que *le héros de la Renaissance*. *L'homme venu des Balkans* est représentatif pour la société traditionnelle, conservatrice de la montagne, une montagne dure et sauvage. La définition de la biographie que Oliver Jens Schmitt propose (p. 10) explique la structure de son livre: «So ist eine Biographie weniger die Beschreibung eines Lebens, sondern erweitert sich ... zu einer Darstellung einer Gesellschaft in Zeitalter einer herausragenden Figur». Le but en est d'éviter la projection des convictions des époques qui lui ont suivi et surtout d'éviter la projection des idées et convictions actuelles. Le contact ininterrompu avec les documents peut éliminer de telles interprétations parasites. Grâce à l'appel permanent des archives, le livre possède un appareil scientifique remarquable. La masse des notes, à la fin du livre, est imposante et très utile.